JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

91-92

21 septembre 2002
paraît six fois par an
seizième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

C'est arrivé près de chez nous

Notre nouveau supplément tout en couleurs à découper soi-même:

Voir pages 5 à 16

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Charles Chopin
Théo Dufilo
Gil Meyer
Henry Meyer
Line Naphta
Claude Pahud
Vivette Perret
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gammay
Laurent Sambo
Johnny Seara
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Bénédicte Thiémard

Noir de chez noir

Pilier de bar

À New York, c'est bien connu, les vendeurs dans les boutiques branchées ne sont pas des vendeurs professionnels, mais des comédiens qui, dans l'attente d'un rôle, s'exercent à jouer le rôle d'un vendeur: il en va de même pour les serveurs des restaurants branchés, qui jouent le rôle etc. etc. McNulty, le narrateur, est un acteur au chômage qui, en dépit de centaines de castings, n'a jamais décroché le moindre rôle. Mais il est assurément un barman professionnel, que son engagement syndical, hérité d'un père militant communiste, prédispose à de fréquents changements d'employeur. Les patrons de bar supportent et pour cause les consommateurs quérulents, ils ont soif; ils sont moins compréhensifs concernant les revendications posées par leurs barmen.

Se voir contraint de changer de bar permet cependant au barman de mieux connaître «les ficelles du métier» (1) et de mieux connaître la ville, ainsi que cet échantillon aussi représentatif que divers qui hante les bars jusqu'à plus d'heure. McNulty a fini par apprécier son métier et ses multiples composantes. Avoir des amis que l'habitude ou le désœuvrement rendent fidèles, neutraliser des intrus, goûter sans aucune modération aux produits qui circulent dans les bars, entre autres l'alcool. Et faire des rencontres imprévues.

Un soir la belle Angelina fait irruption chez Oscar, où il travaille désormais, fréquenté par une foule d'éclopés, qui ex-hippie, qui ex-rocker, qui poète *«travaillant comme portier pour faire vivre sa muse»*, qui ex-alcoolique. Comment ne pas succomber au charme que dégage cette toute jeune femme égarée dans Manhattan? Angelina fera en fait irruption dans la vie du barman, qui a deux fois son âge. Elle a perdu son emploi, elle a été expulsée de son logement, il la recueille chez lui. Chastement, dans un mélange de regrets et de soulagement. Non pas que la jeune femme ne lui ait prodigué de forts témoignages d'affection amoureuse.

Angelina va et vient, visitant les innombrables bars de Broadway, puis disparaît, définitivement. Son corps est retrouvé dans Central Park. Qui pouvait donc en vouloir, au point de l'assassiner, à ce délicieux oiseau de nuit qui *«faisait des choses dangereuses comme de lever des types dans les bars presque toutes les nuits (…) Certains tournaient dingues parce qu'une fille comme Angelina refusait de coucher avec eux, d'autres parce qu'elle voulait bien, et d'autres encore parce qu'elle couchait avec le voisin. Les bars de New York étaient des repaires de suspects.»*

Peu préparé à jouer les investigateurs, se méfiant de la police, mais avec la collaboration de la sœur de la victime, une avocate aux postures opposées à celles d'Angelina, McNulty mène l'enquête. En partant du point de départ: ce qu'il connaît le mieux et qui l'émeut le plus, New York, ses bars et leurs usagers.

Prends garde au buveur solitaire est un roman qui traîne parfois en longueur. Mais qui n'aimerait pas traîner dans les villes? Et dans les bars? La plume élégante de Lehane y invite, en tout cas.

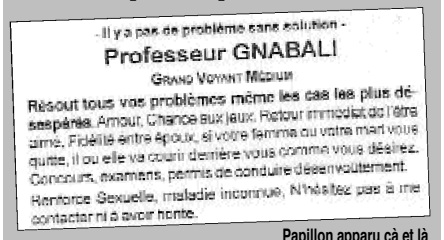
G. M.

Cornelius Lehane
Prends garde au buveur solitaire
Traduit de l'américain
par Corinne Faure-Geors
et Jeanne N'Guyen
Rivages/Noir, 2002, 314 p., env. Frs 17.–

(1) *Les ficelles du métier*, tel est le titre de l'ouvrage de méthodologie d'enquête du sociologue Howard Becker (auteur du fameux *Outsiders*, consacré notamment aux… musiciens de bar) qui vient de paraître aux éditions La Découverte, et dont on ne saurait trop recommander la lecture même distraite, c'est instructif et amusant.

Dans une profession souvent décriée

Un exemple de probité candide


-Il y a pas de problème sans solution -
Professeur GNABALI
Grand Voyant Médium
Résout tous vos problèmes même les cas les plus désespérés. Amour, Chance aux jeux. Retour immédiat de l'être aimé. Fidélité entre époux, si votre femme ou votre mari vous quitte, il ou elle va courir derrière vous comme vous désirez. Concours, examens, permis de conduire décentvoutement. Renforce Sexuelle, maladie inconnue, N'hésitez pas à me contacter ni à avoir honte.

Papillon apparu çà et là

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2002

«Il s'agit aujourd'hui de décriminaliser l'interruption de grossesse durant les douze premiers mois, et rien d'autre.»
Léonard Bender,
avocat radical valaisan,
in *Le Temps*, 20 avril 2002

«Le prince charmant souhaite-t-il devenir aussi gros que le boeuf?»
Blaise Horisberger, porte-parole du groupe PopEcoSol, lors d'une séance du Conseil général de Neuchâtel,
in *L'Express*, 7 mai 2002

«Je crois qu'il n'y a aucun parti qui est à l'abri de ce genre de petites guerres intestinales.»
Fernand Cuche,
conseiller national écologiste,
supra RSR1-La Première,
3 mai 2002, vers 18h55

«L'avenir tout d'abord. Que va devenir le bâtiment Perregaux parti en fumée?»
Michel Rime,
journaliste des coups fumants,
in *24 Heures*, 18 mai 2002

«Cette nouvelle vision devra aussi corriger l'effet pervers induit par un report spatial trop marqué sur l'autoroute de contournement, à savoir la "centrifugation" des activités en périphérie. Elle devra permettre une gestion de la mobilité et une gestion de l'espace non plus au fil de l'eau, ni même réactive, mais pro-active.»
Groupement Transports et Économie,
Rapport «Une politique globale des transports pour Genève»
http://www.gte.ch/VisionGlobale.pdf

«En quelque sorte, on tond Paul pour habiller Jean.»
Alain Hubler,
conseiller communal popiste,
séance du conseil communal de Lausanne, 11 juin 2002, à 21h09

«Je crois que le parti socialiste est un parti de gauche, qu'il doit pratiquer une politique de gauche et c'est ce qui le distingue des autres partis bourgeois.»
Christiane Brunner,
présidente du parti socialiste,
supra RSR1-La Première,
26 juin 2002, le matin

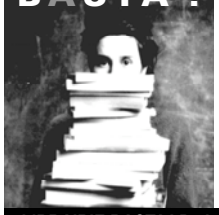
Hors concours: Les progrès du champignacisme dans le monde

«Seul le temps peut séparer l'éphémère de ce qui dure.»
Elisabeth II, reine,
in *24 Heures*, 1er mai 2002

«Dans la capitale, les supporters ont afflué vers les espaces où la rencontre est retransmise en direct plusieurs heures avant le début du match.»
Dépêche si/AFP reprise par l'ATS,
18 juin 2002, à 18h07

«La seule option sérieuse pour le succès d'un règlement négocié est de rechercher un accord intérimaire durable qui laisse de côté, pour le futur, des problèmes dont la solution est hors d'atteinte dans le présent.»
Ariel Sharon,
premier ministre israélien,
in *Le Monde*, 13 juin 2002

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Charles Chopin: «Le Twist! J'insiste!»

Courrier des lecteurs

Méthodologie conjugale

Scandale: vous avez changé les règles du jeu en plein milieu de celui-ci! Cela s'appelle déloyauté, ou machiavélisme, ou encore hypocrisie. Ou peut-être cuistrerie, ou alors tout simplement bêtise.

Dans votre dernier numéro, l'apocryphe n'a pas donné lieu à une recension en bonne et due forme, mais juste à une petite évocation en passant, dans un article de première page. Mais si vous croyez que ça va se passer comme ça! Je vais me plaindre à la société internationale de biobliographie! Vous déstabilisez complètement les fondements de mon cours du semestre prochain, que je me proposais de consacrer au «respect des méta-règles dans la transgression littéraire». J'avais concocté ce savant sujet de manière à pouvoir engager mon épouse Maude comme assistante (elle en connaît un bout sur le sujet). Surtout, je voulais surtout lui changer les idées, après que je l'ai contrainte à renoncer au jogging dans le parc: j'en ai assez qu'elle en revienne les yeux tout étoilés de ses rencontres avec des jardiniers à la moralité douteuse et avec son ex qui ne cesse, au sens propre et au sens figuré, de lui courir après.

Petits saligauds, vous avez tout foutu par terre.

J.-J. Mépfer-Kenzo, stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Université populaire

Pas du tout, nous donnons du grain à moudre à l'académicien de service: vous voilà en présence d'une méta-méta-règle. [*Réd.*]

Rajout rajouté

Ah oui, à propos, je voudrais juste encore mentionner ceci. Les scribouillards allobroges, dont vous êtes, feraient mieux de cesser de croire qu'il y a dans votre courrier des lecteurs une quelconque référence à de la réalité locale. Si cela devait être le cas, il y aurait à désespérer de la littérature et de son évolution, ainsi que de l'influence qu'elle peut exercer sur la réalité. Si ce que vous laissez paraître était vrai, il y aura matière à écrire un roman d'avant Maupassant. Que dis-je Maupassant: Flaubert, avec une Emma travestie en Maude. Alors cessez. Depuis lors, il y a quand même eu les séries télévisées et Alain Robbe-Grillet, sans compter Marguerite Duras et Pierre Desproges. Voilà. C'est ça. Foutez-moi la paix, à la fin.

J.-J. Mépfer-Kenzo, stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Université populaire

Au bord de l'exposion

J'ai tenu le coup, j'ai boycotté le cocorico de l'expo. Ça a été dur, et j'ai failli faiblir vers le mois de juin. Mais quand j'ai lu dans les quotidiens locaux tant de compliments, de citations de journaux européens qui en rajoutaient dans les fanfreluches flagorneuses, cela m'a redonné un peu d'énergie et j'ai pu passer l'été sans trop de peine. Ouf, c'est bientôt fini.

Nelly W.,
L'Île-aux-Oies, Yvonnand

Méthodologie conjugale (bis)

Je tiens à faire savoir à la volière, à M. Bellebottes, à Mesdames Berthe Ménartro et Daniela Merre, à la directrice des services promenadiers Di Jonez, ainsi qu'à tout autre lecteur de votre courrier (et tout particulièrement l'un d'entre eux, qui y a maintes fois contribué), que je ne me rendrai plus où vous savez, pour y faire ce que vous savez. En effet, mon mari, très attentionné, vient de m'offrir un fringant vélo à deux roues, et il espère que la passion pour la bicyclette me fera oublier les joies de la course à pied. Comme nous n'en sommes pas encore au point où je pourrais le mener par le bout du nez comme je le faisais avec celui auquel je faisais allusion plus haut, je vais passer quelque temps à pédalouiller sous son regard myope, mais énamouré.

Donc un peu de patience, je reviendrai bientôt sous les frondaisons. Ce n'est pas pour dire que je suis malheureuse en ménage, ou que je regrette les temps frondeurs de ma liaison avec celui que vous savez (il valait son pesant de cacahuètes, en fait d'heures perdues en géographie quantitative et en élucubrations de jeune poète incompris). Mais enfin, vous voyez, quoi, un peu de variété ne nuit pas.

Maude Mépfer-Kenzo,
épouse de stylologue-sémiologue-sociologue, assistante de chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Université populaire

À nos braves et fidèles lecteurs

Vous devriez trouver dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de la première page devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.
Les lecteurs qui arriveront au bout de leur pensum cette année encore et qui désirent d'ores et déjà renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi nous épargner des frais de rappel exorbitants.
Le tarif reste inchangé: Frs 25.– par année (6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année.
Merci de votre attention.

Le service des abonnements

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

CETTE fois, j'ai lâché la bonde à mon désir de partir en vacances. Je lui ai remis ses roues, et j'ai gonflé les pneus de la caravane. Nous l'avons péniblement extraite de la haie de thuyas où elle s'était reposée et rouillée depuis dix ans. Et nous avons démarré, Mireille, le chien, le canari, le poisson rouge et moi, sur les routes de Suisse, de France et de Navarre, pour rendre visite à Josette, la fameuse serveuse qui a tourné le dos à la vie alternative du canton du Léman.

En chemin, nous avons fait plein de rencontres, et je me suis fait voler mon cartable. Mais au fond je ne crois pas à l'accusation que Mireille a portée, avec une curieuse constance, contre les Romanichels. Je la soupçonne de l'avoir subtilisé et détruit elle-même: elle a voulu m'empêcher de prendre des airs importants et de trouver un bon prétexte pour me retirer, lors de ces soirées un peu ennuyeuses où elle s'évertue à orienter l'antenne satellite pour capter la télévision, dans les campings qui jouxtent la route nationale 7. Et comme elle ne s'intéresse qu'au foot et qu'elle s'est découvert un véritable amour pour les chrysogomphes lusophones, elle n'a pas arrêté de fêter bruyamment leurs victoires, en bonne compagnie (pas la mienne, inutile de le dire…) Du coup, j'ai surtout bu, et comme qui a bu boira…

Sans cartable et sans dictionnaire, je me suis retrouvé sans inspiration. Surtout que Mireille me houspillait sans cesse: nourrir le poisson, découvrir et recouvrir la cage du canari, promener le chien, préparer le barbecue pour les grillades (il paraît que c'est une activité masculine), laver la voiture. Et pendant ce temps, elle se royaumait dans les campings, à faire l'intéressante, à rechercher une cabine téléphonique pour téléphoner à Josette, se plaindre de moi et lui expliquer notre fastidieux itinéraire.

Alors vous pensez bien que les mots de la langue française… Sans compter que tous les matins, la mienne, de langue, était chargée d'un bœuf aussi gélatineux que volumineux. L'anisette n'est plus ce qu'elle n'a jamais été!

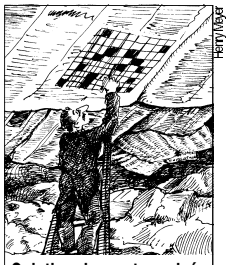
Comme Josette est très liée à mon rédacteur en chef, je me demande, au fond, s'il n'y avait pas là une conspiration pour m'empêcher de poursuivre ma rubrique. Car il est vrai, il est indéniable, il est irréfutable que je suis, présentement et en ce moment même, en train de manquer à mes devoirs de rédacteur. Bien qu'ayant fait mon maximum pour écrire encore une fois deux mille six cents signes (ici j'en suis à 2'200), je vais être lourdé. J'en éprouve une honte affreuse, et aussi une terrible anxiété: le cachet qui m'avait permis de louer une place à l'année au camping municipal de l'avenue de l'Industrie va m'être refusé. Je vais me retrouver à la rue, et sans même un endroit dans lequel stationner ma caravane. Mireille va me quitter.

Bon, ça n'est pas si grave, au fond. Surtout que maintenant les 2600 signes y sont.

T. D.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le prétendu recueil dû à Michel Foucault & Pierre Bourdieu, *Entretiens sur le/la politique*, (Entizobapoédaire, mars 2002, 160 p., Frs 18.70) était une pure invention, qui plus est dissimulée au fin fond d'une note en bas d'article. Cette pratique est sournoise, mais conforme au règlement (voir ci-dessus).



Solution des mots croisés de la page 19

De gauche à droite
1. Distinction — 2. impropi — ULM — 3. marital — pli — 4. animalières — 5. tes — noèse — 6. clés — bans — 7. ha — tarisses — 8. écorner — ue — 9. sages-femmes

De haut en bas
1. dimanches — 2. iman — laca — 3. Sprite — OG — 4. trimestre — 5. iotas — ans — 6. Al — bref — 7. culinaire — 8. TL — eons — 9. impressum — 10. les — ère — 11. noiseuses

LES ÉLUS LUS (LXII)

Fervemment

Il paraît que la répétition et la recopie de textes sacrés finissent par provoquer la révélation. Pendant des mois j'ai recopié toutes tes chroniques du *Temps* dans l'espoir fou d'être frappée par la justesse de tes idées. À l'ordinateur d'abord, mais sans succès; probablement que le bruit du clavier et la luminosité de l'écran créaient un climat peu propice. À la plume ensuite, mais la crampe de l'écrivain aurait suffi à rompre n'importe quel charme. À la lueur de la chandelle; même quand je me suis grillé les sourcils, je n'ai pas ressenti l'éclair de l'évidence.

Je me suis alors dit qu'il fallait peut-être que j'emprunte *Le Temps* au lieu de le voler; puis que je m'y abonne au lieu de l'emprunter; ces sacrifices n'ont pas suffi à m'accorder la grâce. Pour fusionner avec ta pensée, ô mon Maître, j'étais prête à n'importe quoi. J'ai consulté des psychiatres: ils m'ont dit qu'il fallait que je me débarrasse de mon obsession. Une obsession… le rêve de te comprendre? Les fous! J'ai rencontré des prêtres: ils m'ont déclaré que si je sentais en moi que tu avais raison, il n'était pas du tout nécessaire que ma raison confirme ce sentiment.

Et chaque fois que je voyais au détour d'une page ton regard clair et bienveillant illuminer la grisaille du quotidien, je ressentais à la fois cette folle envie de te suivre et cette douloureuse impuissance à saisir ton message.

J'avais tellement honte que tu doives perdre un temps précieux à marteler semaine après semaine tes deux idées généreuses à cause d'incapables comme moi, d'infirmes privés de discernement, que je n'aurais jamais osé m'adresser à toi directement, ô mon Maître.

Mais tout a changé après le rêve de cette nuit où tu m'es apparu dans la salle des pas perdus du Conseil national vêtu d'une seule casquette d'officier bordée de perles, tendu vers moi comme pour m'inviter à me laisser pénétrer de ta sagesse. J'ai compris que tu m'autorisais à m'adresser à toi, que tu pourrais me tirer de ce néant d'ignare où je croupissais.

Car je sais maintenant que toi seul peux étancher cette soif de savoir que tu as allumée. Aide-moi, aide-moi ô mon Maître! Je veux ressentir cette chaleur intime de la communion, de la fusion des âmes. Inspire-moi, accomplis le geste auguste qui réconciliera mon cœur et ma raison. Entraîne-moi sur les sommets où souffle ton esprit. Que les mots sacrés cessent d'être insensés pour la pécheresse que je suis. Que s'allument en moi les deux étoiles qui brillent au firmament de ta chronique. Que mon entendement soit libéré, que tes propos deviennent mon credo, ô mon Maître.

Je vais enfin comprendre, je le sens, comprendre combien l'idée de protéger les riches et celle d'entretenir une armée à grands frais sont infiniment bonnes. Alléluia!

M. R.-G

Marcelle Rey-Gamay prépare un livre d'exercices spirituels pour approcher la pensée de Jacques-Simon Eggly. En avant-première nous vous présentons un texte où il s'agit de replacer les adverbes (ici en ordre alphabétique) *absolument, humainement, naturellement, tristement.*

«La réprobation morale et agressive de la richesse capitaliste a engendré le totalitarisme que l'on sait, avec les cercles .....*ment* privilégiés du pouvoir sans partage. La démonstration a été .....*ment* faite de l'échec .....*ment* très lourd des applications d'une utopie égalitaire. On doit donc bien rester à un système libéral qui postule .....*ment* une solidarité». («Ne pas punir les riches», *Le Temps*, 4 juin 2002)

Droit de citer

BUREAU INTERNATIONAL D'ATTRIBUTION DES PHRASES CÉLÈBRES

«La victoire a cent pères, mais la défaite est orpheline»

PHRASE-FÉTICHE des gouvernants caqueux et des éditorialistes paresseux, cette maxime familiale présente l'avantage d'être compréhensible hors du temps et de l'espace: on pourrait la prendre pour un aphorisme millénaire. Ainsi, une recherche sur l'Internet francophone montre très vite que l'Afrique, terre de griots et de légendes, annexe parfois cette phrase au catalogue des sentences bien senties. Selon le site *guinee.net*, il s'agirait d'un «proverbe»; d'après un message diffusé au sein du groupe *yahoo.com/group/mediascongolais*, il s'agit d'un «adage». Une entreprise américaine de développement personnel (*Target Training International Ltd.*) va plus loin et en fait un «proverbe chinois».

Si l'on change d'idiome, on s'aperçoit rapidement que de nombreux hispanophones attribuent *«La victoria tiene cien padres y la derrota es huérfana.»* à *Napoleón* Bonaparte (l'institut San Bernardo de Claraval, en Argentine, par exemple, ou encore El Señor Nolla Estrada lors de la séance de l'Assemblée de Madrid du 7 juin 2001). Si la page *www.encarna.es.org/Frases.htm* en fait cadeau à Joseph Joffre (1852-1931), c'est sans doute pour confirmer ce tropisme français.

En allemand, *«Der Sieg hat viele Väter, die Niederlage ist ein Waisenkind.»* est présenté comme un *«alte Sprichwort»* (*home.t-online.de/home/bruckmann_mdb/Prmit001.htm*). En italien, *«La vittoria ha cento padri, ma la sconfitta è orfana.»* est donné pour un *proverbio popolare* par *web.tiscali.it/aforismi_com*, tandis que *knight.gib.it/aforismi.html* fait de *«la vittoria ha tanti padri, la sconfitta e' orfana...»* une phrase de *Remy Martin*, sans doute parce que le ouèbemestre l'avait lue sur une bouteille de cognac.

Variantes

L'énoncé peut être légèrement modifié d'une source à l'autre. Le site *rfimusique.com* en donne, dans un article au sujet du chanteur Alpha Bondy, une variante un peu idiote: *«Comme on dit, la victoire a un père et la défaite est orpheline.»*; Paul Vergès, frère de Jacques et sénateur de la Réunion, proclame à la tribune du Palais du Luxembourg le 14 juin 2000 que *«la victoire a de nombreux pères, et la défaite est orpheline»*; le *Journal des débats* de la Commission permanente des finances publiques de l'Assemblée nationale québécoise nous apprend que le mercredi 8 décembre 1999, lors du débat au sujet du projet de loi n° 82, portant sur l'administration publique, le président de séance (M. Simard, de Richelieu) inversa l'ordre des propositions et décréta: *«La défaite est orpheline, la victoire a plusieurs pères.»*

Trêve de faux suspense. Plus de la moitié des références trouvées par notre ami *google.com* associent cette phrase à John Fitzgerald Kennedy. Le trente-cinquième président des États-Unis l'aurait prononcée, si l'on en croit *www.jfklibrary.org/jfkquote*, lors d'une conférence de presse le 21 avril 1961, en réponse à la question n° 17, posée par le journaliste Sander Vanocour. Il s'agissait pour la future icône posthume des *sixties* débutantes de commenter la déroute d'un quarteron de combattants anticastristes, opération voulue par son prédécesseur Eisenhower, grand spécialiste en débarquements. Cet épisode peu glorieux est entré dans l'histoire comme la très bien nommée «affaire de la Baie des Cochons», en cubain «Playa Giron» (1).

De Rome à Washington, via Hollywood

Mais usage ne vaut pas propriété: ce n'est pas parce que Kennedy l'a prononcée qu'il était l'auteur de cette phrase. (2) D'autant moins qu'il l'avait précédée d'un prudent *«Selon un vieux dicton»*. C'est Arthur Schlesinger Jr, ancien conseiller de JFK, qui, dans un article du *Monde* (11 avril 2001), explique que Kennedy ne savait plus d'où il sortait cette sentence, et que quelques recherches ont montré que *«La phrase était en fait tirée du* Journal *du comte Ciano et avait été reprise dans un film de 1951,* Le Lion du désert, *consacré au général Rommel. C'est là que Kennedy l'avait sans doute entendue, et retenue, car il avait une excellente mémoire.»* Et l'*Oxford Dictionary of Modern Quotations,* dirigé par Tony Augarde (1996) de confirmer: la phrase figure bien dans le journal de Galeazzo Ciano à la date du 19 septembre 1942.

Entre un ministre fasciste à l'apogée de l'ordre noir sur l'Europe et un nanar militaire hollywoodien, on comprend que le président ait, inconsciemment ou non, cherché à dissimuler ses sources. Décidément, il en va des citations comme de n'importe quel texte: *«Donnez-moi une ligne de quelqu'un et je le ferai pendre!»* Au fait, de qui est-ce?

L. N.

(1) Pour l'anecdote, on attribue également à JFK cette autre phrase mémorable: *«Nous devons mettre un terme à la guerre, ou la guerre mettra un terme à l'humanité.»* Pas mal pour l'initiateur de l'engagement militaire américain au Vietnam!

(2) Kennedy avait poursuivi par: *«Je suis le fonctionnaire responsable de cette administration.»*, complément généralement oublié par ceux qui abusent de cette citation…

Revue de presse

Exceptionnelle leçon de morale politique dans «Domaine public»

La protestation n'est pas un projet politique. De même, dans notre système, ce n'est pas une attitude responsable que de soutenir une initiative fondamentaliste à laquelle on ne croit pas, sous le prétexte d'envoyer un signal, et de voter oui parce qu'elle sera de toute façon repoussée.

André Gavillet, *Domaine public*, 10 mai 2002, page 1

Mais dans notre cas, les risques d'aboutissement de l'initiative sont infimes. Et même une acceptation de l'initiative ne serait que le début d'un processus constitutionnel aboutissant à un second vote de ratification. Dans le souci de ne pas renforcer le conservatisme et la sclérose helvétique, je prendrai dès lors le risque de voter «Oui». Même si, au fond, le jeu de la fusion Vaud-Genève n'en vaut pas la chandelle.

Roger Nordmann, *Domaine public*, 10 mai 2002, page 7

Courrier des lecteurs bis

Saines lectures

J'ai été passablement choquée de lire l'article de Mme Zart sur ses lectures obligatoires (*La Distinction* n° 90). Si c'est ainsi qu'elle conçoit l'enseignement et que lire *Germinal* est pour elle une corvée, je pense qu'elle ferait mieux de changer de métier ou de suivre un stage en motivation dans les Pyrénées comme mon beau-frère. Ils leur passaient 24 heures sur 24 le film *Esprits rebelles* ainsi *que Le cercle des Poètes disparus* et quand il est revenu, il trouvait que prof était le plus beau métier du monde. Il s'est mis à voir des activités pédagogiques partout: dans la lecture du mode d'emploi de la tondeuse à gazon, dans le shampooinement de sa petite chienne Cassandre. De même, après chaque épisode de *Friends*, il parle longuement à ses deux adolescentes pour leur faire comprendre d'elles-mêmes pourquoi cette série est complètement infantilisante. Il est aujourd'hui très haut placé. Oui, l'enseignement est une vocation, un apostolat, un don de soi de chaque instant et Mme Zart ferait mieux d'aller vendre des petits chocolats dans un kiosque.

Pilar De La Garanderie, diacresse, à Pully

L'article de Mme Zart comportait une grossière erreur: je ne crois pas que l'on puisse dire que *Ruy Blas*, de Victor Hugo, se termine bien, ah non alors! À la fin, Ruy Blas avale un poison mortel car il sait que sa condition de valet l'empêchera d'être aimé de la reine. Mais lorsque la reine arrive, elle dit à son amant qu'elle l'aime et se jette sur son corps en criant son nom. Alors, selon la didascalie, *«Ruy Blas, qui allait mourir, se réveille à son nom prononcé par la reine»* et dit *«Merci!»*. Je suppose que Mme Zart, en «bleue» qu'elle est, a cru à une résurrection de type théâtre comique ou même de science-fiction, genre *X-Files*! Ce serait en effet comique si l'école vaudoise en mutation (EVM) pouvait en plus se permettre de compter parmi elle des professeurs complètement à côté de la plaque.

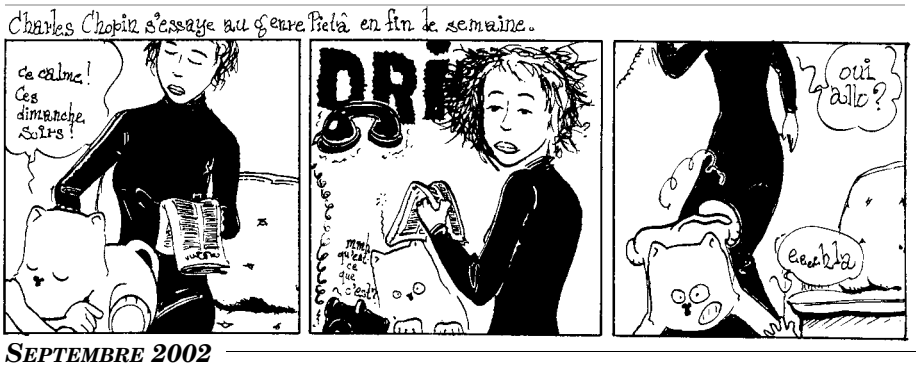
Cibello Jr, lecteur, à Sainte-Croix

Cher journal, je m'étonne que vous puissiez laisser paraître une critique de Raymond Queneau (voir l'article de Mme Zart sur ses lectures obligatoires). RQ n'est-il pas notre maître ès patafysique à tous? Et si on ne l'aime pas «romancier», comment l'aimera-t-on? En salade? Non, dans RQ tout est bon, comme dans le cochon, et je vous prierai de bien vouloir dorénavant censurer ces avis divergents. Après tout, n'est pas chrysogomphe qui veut.

René Corpateaux, à Saint-Martin

En raison de sérieuses économies budgétaires, nous sommes dans l'obligation de nous séparer de Mme Zart, une collaboratrice de longue date. Cette décision, abrupte, nous en convenons, prend effet dès ce numéro. C'est dire qu'on ne la lira plus dans *La Distinction*. Nos lecteurs savent à quel point nous nous sommes battus pour qu'elle figure au sommaire de ce journal et combien nous apprécions son talent et son travail qui n'a cessé, au fil des ans, de s'améliorer. Nous espérons avoir l'occasion d'en reparler avec elle et ses assistantes, qui ont assuré la réalisation de ses contributions, appréciées de nos lecteurs. [*Réd.*]

C'est arrivé près de chez nous



(Annonce)

Exposition

Le miroir qui revient
Sandra BAUD
Catherine DURANDARD

Du 22 septembre au 26 octobre
Vernissage et fiction guidée
le samedi 21 septembre à 11h00

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Chant du départ

Bourdieu Pierre
Science de la science et réflexivité
Raisons d'agir, 2001, 239 pages, Frs 18.–

C'est pire pas beau de tirer sur les morts, paix à leur âme et toutes ces sortes de choses. Nom de Dieu, c'était quelqu'un Bourdieu! Pardieu, Depardieu et palsambleu!

C'est pire pas bien de dire que Bourdieu, parfois, ça pouvait être tellement compliqué que c'était simplement incompréhensible. *«Faire de l'objectivation du sujet de l'objectivation la condition préalable de l'objectivation scientifique, c'est donc non seulement essayer d'appliquer à la pratique scientifique les méthodes scientifiques d'objectivation* […], *mais c'est aussi mettre au jour scientifiquement les conditions sociales de possibilité de la construction, c'est-à-dire les conditions sociales de la construction sociologique et du sujet de cette construction.»* (p. 182). Y pouvait pas simplement écrire qu'il est nécessaire d'identifier le type de justification et les relations de pouvoir qui se tissent autour du discours dit scientifique pour comprendre comment il se déploie? Y avait besoin qu'Élisabeth Tessier devienne, grâce à Maffesoli et à Moscovici, docteure en sociologie pour qu'on comprenne qu'elle visait à donner une reconnaissance scientifique à l'astrologie et, vraisemblablement, à pouvoir négocier à la hausse le tarif de ses prédictions? Vénus est dans la lune… (voir à propos de la dame et de son jury de thèse l'excellent article de Bernard Lahire, «Comment devenir docteur en sociologie sans posséder le métier de sociologue?», paru dans la *Revue européenne des sciences sociales*, tome XL, 2002, N° 122, pp. 41-65)

C'est pire pas cool de signaler à quel point Pierrot-la-Science pouvait être pédant, imbu de lui-même, et tout. *«C'est, il me semble, parce que je l'ai constitué, tout à fait modestement, en problème historique, me mettant ainsi en mesure (et en demeure) d'établir scientifiquement la loi fondamentale du fonctionnement de la cité scientifique, que j'ai pu* résoudre le problème *des rapports entre la raison et l'histoire ou de l'historicité de la raison, problème aussi vieux que la philosophie, qui, tout particulièrement au XIXe siècle, a hanté les philosophes.»* (p. 108). C'est lui qui met en évidence, en toute simplicité…

C'est pire pas sympa de dire que Bourdieu avait un rapport à lui-même, et à sa position dans le champ scientifique, pour le moins ambigu, sociologue le plus cité dans le monde, ayant inspiré d'innombrables ouvrages, pas toujours brillants, se plaignant néanmoins toujours de n'être pas reconnu à sa juste place. *«Il faudrait aussi considérer ma trajectoire dans ce champ, en prenant en compte, pour éviter l'usage un peu simpliste du concept de "mandarin", lui-même assez simpliste et sociologiquement peu adéquat, le caractère spécifique du Collège de France, la moins institutionnelle (ou la plus anti-institutionnelle) des institutions universitaires françaises qui, comme je l'ai montré dans* Homo academicus (1984), *est le lieu des hérétiques consacrés.* […] *La difficulté rencontrée dans la tentative de "faire école" rappelle celle qu'a connue en son temps Emile Durkheim* […]. *Il faudrait analyser la fonction de la revue* Actes de la recherche en sciences sociales *comme instrument de reproduction autonome par rapport à la reproduction scolaire, contrôlée en grande partie par les détenteurs du pouvoir temporels qui, on l'a vu, sont plutôt nationaux. Il faudrait, pour finir, analyser le coût extrême de l'appartenance prolongée au groupe dont la responsabilité est imputée au fondateur et aux responsables du groupe, alors qu'il est pour une grande part l'effet de mécanismes sociaux de rejet […]»* (p. 210-211). Négation de sa position institutionnelle prestigieuse, modestie de la comparaison avec Durkheim, rejet sur les autres de sa responsabilité de leader. On peut difficilement faire mieux. Il y a chez Bourdieu une paranoïa que ne renieraient pas certains leaders trotskistes de chez nous…

Bref, il est tentant, une fois encore, d'être pire méchant avec Bourdieu. Pourtant, son dernier opus, qui n'est rien d'autre que son dernier cours au Collège de France, vaut le détour. À bien des égards beaucoup plus personnel que d'autres, il montre une magnifique intelligence de la raison, une culture hors pair, une capacité d'analyse qui fascine. L'étude de la place de la science, de sa ou de ses raisons, mais aussi l'analyse de la place de la sociologie dans le champ scientifique sont de bonnes raisons de lire ce livre, une autre (tout aussi bonne) étant l'essai d'autoanalyse auquel il se livre. Un acte courageux, difficile, parfois maladroit, mais très cohérent avec l'ensemble de son œuvre.

Bref. Il était chiant et compliqué, mais il va pire nous manquer. *(J.-P. T.)*

Montée de la violence

Nouveaux progrès de la recherche statistique

Les avis divergent. Une étude menée aux Etats-Unis entre 1975 et 1985 par le Family Research Laboratory de l'Université du New Hampshire rapporte que 12,4% de femmes avouent avoir frappé leur mari contre 12,2% des hommes.

Sylviane Pittet, «Ces femmes qui tapent», in *Femina*, 7 juillet 2002

Comment ne pas perdre ses plumes dans la mare

Économie et politique du Canard

***«Le Canard enchaîné** a décidé de rompre délibérément avec toutes les traditions journalistiques établies jusqu'à ce jour. En raison de quoi, ce journal veut bien épargner, tout d'abord, à ses lecteurs, le supplice d'une présentation. En second lieu, (…) il s'engage à ne publier, sous aucun prétexte, un article stratégique, diplomatique ou économique quel qu'il soit. (…) Enfin,* **Le Canard enchaîné** *prendra la liberté grande de n'insérer, après minutieuse vérification, que des nouvelles rigoureusement inexactes. Chacun sait, en effet, que la presse française, sans exception, ne communique à ses lecteurs, depuis le début de la guerre, que des nouvelles implacablement vraies.»*

10 septembre 1915

La rédaction en était la première surprise: on a vu le *Canard Enchaîné* appeler récemment le peuple de France à réélire le président de la République sortant. Réputé oppositionnel depuis 87 ans, le journal satirique paraissant le mercredi avait pourtant déjà mené campagne en faveur du gouvernement, certes brièvement; c'était en 1954 et Mendès France tentait alors de sortir de la guerre d'Indochine. Autres enjeux, autre rhétorique…

Le livre de Laurent Martin nous révèle ainsi de nombreux épisodes méconnus de l'histoire du *Canard*. Le long vol de ce volatile imprimé est une exception remarquable dans la presse satirique, habituellement plombée par son penchant pour les divergences fracassantes et par son incapacité gestionnaire. Le premier *Canard* ne fit pas exception à la règle, qui mourut au bout de cinq numéros. Il ressortit huit mois plus tard, et une rubrique comme la «Mare aux canards» a paru continûment depuis cette époque, quant à la salutaire recension «À travers la presse déchaînée», elle fit son apparition peu après.

S'il n'était pas –contrairement à la légende– un journal de poilus, mais un journal de journalistes (plus que de dessinateurs), souvent au début des non-professionnels, des gens qui exerçaient une autre activité, parfois même sans rapport avec la chose littéraire. Les premiers auteurs furent recrutés dans la partie de la presse d'extrême gauche en rupture avec ceux qui étaient devenus des bellicistes acharnés, comme ce Gustave Hervé qui rebaptisa en 1916 *La Guerre sociale* en *La Victoire*.

La première campagne fut menée contre la censure et le bourrage de crâne, plus que contre de la guerre en soi, même s'il faut ici tenir compte des précautions nécessaires pour contourner la répression. Incrédulité, esprit critique, méfiance face aux discours officiels sont à l'origine du *Canard*. On abuse du compliment en baptisant Barrès «le rossignol du carnage»; on repasse en douce des papiers censurés; on anonymise des textes de grands auteurs qu'Anastasie s'empresse de caviarder; on teste la vigilance des censeurs au moyen de divers jeux littéraires comme l'acrostiche. Le démasquage, le dévoilement des contradictions, le goût pour le ridicule sont les données de naissance, dans un contexte tragique, qui leur donne un sens qui va plus loin que le simple ricanement sarcastique de la satire facile en temps de paix.

Plus tard, il y eut le choix difficile entre le pacifisme intégral et l'antifascisme, entre soutien à l'Espagne républicaine et la critique de Moscou. Très vite pleuvent les accusations de noyautage communiste. En réalité, le débat interne est autrement plus complexe. Et si le *Canard* ne parut point durant l'Occupation, bénéficiant par là-même à la Libération d'un brevet de patriotisme et d'un bref doublement de son lectorat, il n'en alla pas de même de bon nombre de ses collaborateurs, que leur refus intransigeant de la guerre amena à s'accommoder dans un premier temps de la présence des troupes nazies, dans ce courant que les esprits simples d'aujourd'hui peinent à imaginer: la gauche collaborationniste.

À l'agonie au milieu des années cinquante, l'oiseau reprend des plumes de la bête au début du gaullisme triomphant, passant du statut de feuille essentiellement et talentueusement commentatrice à celui de source d'informations le plus souvent exclusives. La geste des affaires politico-financières du gaullisme, que la figure mythologique du grand Charles a occultée depuis mais que Chirac et ses sbires n'ont de cesse de poursuivre, et l'apparition de la photocopieuse ont fait du *Canard* ce journal qui fait connaître ce qui n'est pas publié ailleurs. Et ce rôle devrait perdurer, tant la concentration de la presse raréfie l'information aussi nettement que la multiplication des médecins fait croître le nombre des malades (loi dite du bon Dr Knock, constatable sans difficulté autour de vous).

Juridiquement, le journal est propriété des collaborateurs permanents qui reçoivent, pour la durée de leur activité, un lot d'actions incessibles, qui ne leur rapportent pas le moindre dividende. À ce stade déjà, on aura compris l'intérêt des aspects économiques de l'histoire du *Canard*: ses réserves financières (placées de manière non-spéculative) équivalent de nos jours à près d'une année de chiffre d'affaires; ce coussin amortisseur permet de faire face aux retournements d'opinion et aux procès.

Le Canard est né peu après l'âge d'or des journaux sans lecteurs, vivant de publicités arrachées par le chantage. L'absence radicale d'annonces lui permit de s'en distinguer dès le départ. Pour Maurice Maréchal, le fondateur, il s'agissait également d'une question de principe: la réclame est un mal social, qui nuit aux idées des rédacteurs, amoindrit leur liberté.

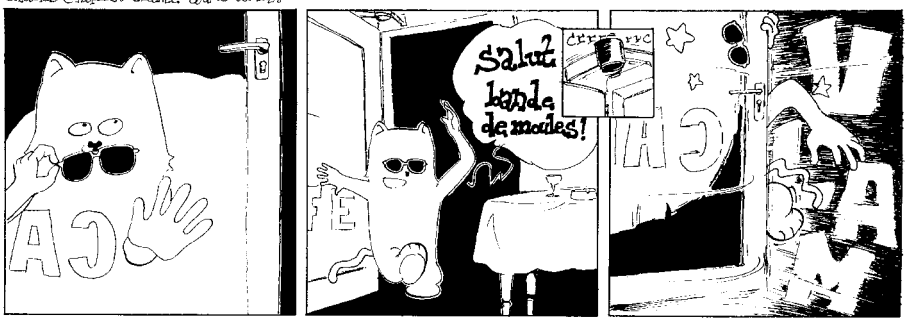
L'hebdomadaire est réalisé dans les conditions d'un quotidien (format, mise en page, délais de bouclage): il en résulte à la fois une apparence qu'il l'assimile à la presse d'information et des coûts de production bien inférieurs à ceux des magazines (papier glacé, couleur, promotion). Une autolimitation de l'activité éditoriale (pagination bloquée à 8 pages depuis 1965, édition parallèle des seuls *Dossiers du Canard*) renforce encore cette gestion prudente.

Mais les septante collaborateurs permanents et la centaine de pigistes réguliers n'en demeurent pas moins extrêmement bien payés au regard des tarifs en vigueur dans la presse française. Ils bénéficient du quinzième salaire, parfois du dix-septième. Ceci explique sans doute leur attachement au journal, mais aussi leur indépendance par rapport aux influences possibles. Combien d'éditorialistes complètent-ils encore de nos jours leurs revenus par des «ménages», ces activités promotionnelles et mondaines qui arrondissent les fins de mois? En fait, bien avant sa récente richesse, les Canard suscitait déjà les fidélités: Tréno, rédacteur en chef de 1944 à 1969, était entré comme correcteur en 1924.

La sociologie du lectorat, qui reproduit la très ancienne ligne Saint-Malo-Genève, est un autre aspect passionnant de ce volumineux ouvrage et mériterait à elle seule un autre article. Mais une dernière anecdote réjouira les lecteurs du mercredi et les encouragera à poursuivre leur pratique sur le long terme. En 1918, le *Canard* accusa de Wendel d'avoir intrigué pour alléger les bombardements contre ses usines tombées aux mains des Allemands. Maître de forges et régent de la Banque de France, le personnage avait les moyens de répliquer: il nia en bloc. Polémiques, commission d'enquête parlementaire, rien n'y fit: aucune preuve de ce trafic d'influence ne put être produite. jusqu'au jour où une archiviste du Service historique des armées mit la main sur un document confirmant l'accusation du *Canard*. C'était en 1981.

J.-F. B.

Laurent Martin
Le Canard enchaîné
ou les Fortunes de la vertu
Flammarion, mai 2001, 724 p., Frs 46.20



Science et pas science

L'Homme est un roseau qui croit souvent n'importe quoi

ON ne sait vraiment plus à qui se fier. Exemple: achetez d'un éditeur de renom un livre de 222 pages pour la somme de 40 francs environ. Papier médiocre et translucide, reliure bon marché, mélanges de caractères typographiques de goût douteux, vilains graphiques, photos charbonneuses.

Sur la couverture, outre le nom des deux auteurs, le titre: *Devenez sorciers. Devenez savants.* Sur l'illustration une devise: *«Pardonnez-leur… ils ne savent pas ce qu'ils font.»* J'ai acheté ce livre.

Des trucs en toc

Georges Charpak et Henri Broch, les auteurs, entendent *«montrer comment un certain nombre de sorciers modernes abusent le pauvre monde!»* De quoi allécher les amis de la raison.

Quelques «secrets» de prestidigitateurs y sont dévoilés, comme l'aiguille avec une partie en U pour ne pas se percer –vraiment– la langue. Bof; comme le truc pour marcher sur des charbons ardents: corne aux pieds, pas trop lentement ni trop vite. Certes; comme l'utilisation d'objets, petites cuillères etc., en alliages de nickel et titane, avec mémoire de forme, pour faire accroire qu'on les tord à l'aide de la seule force de sa pensée. On attendait du plus saignant.

Incroyable? Non, normal!

Les exemples les plus éclairants fournis par ce livre concernent les coïncidences prétendument surprenantes. Vous pensez à quelqu'un et apprenez dans les 5 minutes qui suivent que la personne vient de mourir: preuve irréfutable que la prémonition existe? — Que nenni: *«Le simple hasard offre plus de dix cas de prémonition de ce type chaque jour en France!* […] *Il est quasiment impossible de ne pas trouver parmi nos connaissances une personne à qui une telle chose est arrivée.»* Ce qui serait donc fort anormal, c'est que ce type d'événements «anormaux» ne nous arrivent pas!

Notons aussi pour le plaisir le récit d'une expérience avec un radiesthésiste réputé, qui s'est révélé aussi performant que le plus complet des hasards.

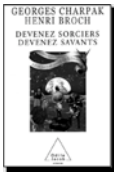
À relever encore le compte rendu d'une étude sociologique de Daniel Boy et Guy Michelat, qui confirmait, en 1986, que les femmes croient plus que les hommes en l'astrologie; que le degré de croyance au paranormal est directement proportionnel (proportionnel!) au niveau des études effectuées; que *«les instituteurs* […] *se définissent comme le groupe qui croit le plus fréquemment à l'astrologie et au paranormal.»* Des données datant de 1993 montrent en outre que plus d'un Français sur deux croit à la télépathie et un sur dix aux fantômes. Et 58 % pensent que l'astrologie est une science.

Il y a donc bien deux ou trois bricoles à glaner dans ce livre –même si elles sont bien diluées dans l'ensemble. À propos de dilution, il n'y a pas un mot sur l'homéopathie!

Heureusement, que l'on me laisse, au moins, l'homéopathie: Lisa, ma fille, a été victime d'un violent choc dans un jardin public. Je lui administre dare-dare 3 granules de «balançoire 9 CH» –cela correspond à une goutte de balançoire diluée dans le lac Léman (1)–, puis les 3 autres billes sucrées qu'elle réclame aussitôt, en lui signifiant qu'il n'y aura pas de suivantes. Elle pleure de moins en moins. Une semaine après, elle n'a plus aucun hématome sur la joue. Elle n'aura pas de carie non plus, car je lui ai soigneusement brossé les dents. Le seul effet secondaire provoqué par la médication homéopathique est ainsi évité. Trop fort, comme sorcier!

C. P.

(1) Vous trouverez un article édifiant de Jacques Theodor sur l'homéopathie, ainsi que d'autres informations sur le paranormal et la science sur www.unice.fr/zététique.



Georges Charpak & Henri Broch
Devenez sorciers. Devenez savants
Odile Jacob, 2002, 222 p., Frs 40.10

La Suisse du XXIe

Test d'aptitude à la réalité

FAITES l'exercice autour de vous, demandez: a) Quelle est la deuxième communauté étrangère en Suisse, derrière les Italiens mais devant les Espagnols? b) Quel peuple a envoyé jusqu'à un dixième de ses fils à l'intérieur de nos frontières (soit l'équivalent de quelque quatre millions de Polonais, par exemple)? c) Quels travailleurs étrangers, habitués depuis les années septante à venir en Suisse, ont vu soudain les frontières se fermer devant eux?

Les lecteurs de *La Distinction*, lucides et bien informés, auront reconnu les Albanais du Kosovo, minorité méconnue (quand elle n'est pas criminalisée) qui, bien que ce statut soit désormais aboli, ressemblent encore à la silhouette brumeuse du *saisonnier inexistant*, pour reprendre le titre d'un livre paru autrefois au sujet des travailleurs immigrés transalpins. S'ils ont eu une petite hésitation à répondre aux questions qui précèdent, les lecteurs mettront à jour leur image du pays avec le livre de Leuenberger et Maillard qui, même s'il est paru il y a quelque temps déjà, dresse une liste toujours actuelle des incompréhensions, des maladresses et des rejets qui ont amené à la situation actuelle des Kosovars en Suisse.

J.-F. B.

Ueli Leuenberger & Alain Maillard
Les damnés du troisième cercle
Les Kosovars en Suisse 1965-1999
Metropolis, octobre 1999, 144 p., Frs 29.–

À la bourre

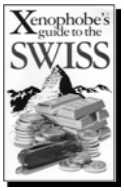
P. Touille & A. Journe (sous la direction de)
La procrastination créatrice
Essai sur le retard et ses effets
Labor & Fides, 2002, 576 p., Frs 36.40

C'est la maladie professionnelle dans les métiers du bâtiment; dès la crèche et ses premières manifestations, les professionnels de l'éducation se penchent sur ses symptômes et la traitent au colloque du vendredi; on la retrouve en Ibérie proche sous le nom de *mañanismo*; elle prend des proportions qui confinent au sublime entre Varsovie et Vladivostok; déjà aux temps bibliques elle exerçait son emprise, et Pierre ne fut pas là à l'heure dite; plus tard on attendait Grouchy et ce fut Blücher; elle vient de prendre une dimension sophistique avec l'aphorisme branché qui fait fureur de nos jours: *«Le temps dont on dispose est utilisé à faire ce que l'on fait.»*; etc. Bref l'écart entre le temps souhaité et le temps réel est une constante à la fois de la vie de tous les jours et de l'histoire.

Dès 1982, les éditions Labor et Fides, apparemment prédestinées à prendre en charge un tel sujet, ont mandaté un éthicien de renom, Philémon Touille, et un ancien chronométreur des usines Swatch, Anatole Journe, pour diriger une équipe pluridisciplinaire, qui fut réunie progressivement au fil des décennies et dont les résultats sont publiés aujourd'hui, après quelques reports de parution. De nombreuses traductions sont annoncées, et un colloque international devrait ultérieurement donner à l'ouvrage tout son retentissement. Chose rarissime dans les sciences humaines, quelques producteurs helvétiques sont entrés en négociation pour une adaptation au cinéma. Signalons également, car la chose est rare, que plusieurs collaborateurs de *La Distinction*, parmi de nombreux retraités, divers journalistes et quelques dirigeants syndicaux, ont apporté à l'ouvrage des contributions impressionnantes à la fois par leur ampleur et par leur poids de témoignage vécu.

Quant au contenu du livre, je vous en parlerai peut-être la prochaine fois. *(J.-F. B.)*

Tourisme local



Paul Bilton
Xenophobe's guide to the Swiss
Oval Books, 1995, 64 p., Frs 16.50

Comme la Gaule de César, la Suisse est divisée en trois parties: celle où l'on pense en français, celle où l'on parle l'anglais et d'étranges dialectes et le petit bout qui cause en italien ou en romanche…

Par cette topographie simplifiée commence l'opuscule que Paul Bilton, journaliste britannique naturalisé zurichois, a consacré au pays de Thomas Borer et de Lolita Morena. Selon le principe de la collection «Les guides xénophobes», il s'agit réunir tous les clichés possibles et imaginables au sujet d'un pays. Cela va du «Comment ils se voient» (exceptionnels) au «Comment ils voient les autres» (amusants, mais chez eux) en passant par «Comment les autres les voient» (pas du tout, tant le pays est méconnu).

Relevons tout de suite quelques traits, qui témoignent de la finesse de l'observation, Bilton note, en vrac: l'omniprésence des sonneries campanaires, la brutalité inepte des entractes au cinéma, la langue codée des lettres de recommandation, le rituel interminable des toasts avant toute absorption de liquide alcoolisé ou cette tout aussi interminable incapacité à quitter rapidement les commensaux en fin de soirée. Certaines remarques relèvent de l'ethnologie pure: les Helvètes ont la frayeur des courants d'air et du föhn, les concessions funéraires y sont d'une brièveté surprenante, la palette des infusions surprend le plus fanatique des amateurs de thé et la frénésie hivernale des biscuits de Noël tient du rite sacré.

Si l'on excepte un lien étrange entre démocratie semi-directe et taux de suicide, l'ensemble fait montre d'une bonne connaissance du pays, solidement étayée par des exemples presque exclusivement alémaniques (mais la démonstration ne prend que plus de force lorsque le lecteur s'aperçoit qu'ils ont leurs équivalents de ce côté-ci de la Sarine).

«The Swiss are particularly troubled by food between their teeth after meals.»

L'impression d'ensemble qui se dégage semble bien être le goût morbide des Suisses pour la plainte et la jérémiade, qui les rapproche de leurs origines paysannes. Être sans cesse exagérément précautionneux, vivre dans la crainte du lendemain, travailler dur et se préparer pour le prochain désastre paraît à Bilton le trait caractéristique premier des indigènes; la fameuse diversité des Suisses n'existant que dans les proportions que prend cette inquiétude ontologique.

Certaines remarques relèvent pourtant plus des difficultés d'expatriation des insulaires britanniques que des usages locaux, ainsi on voit l'auteur se plaindre de l'importance sociale accordée à la distinction entre le tu et le vous (connue médicalement sous le nom de *syndrome de Schmolitz*). Il fustige également le mépris de la population pour les règles élémentaires du *queueing*, sa propension à pratiquer l'obstruction dans les escalators [ce mot est une marque déposée me signale Microsoft, que faire?], ou encore à cracher, tousser et se moucher bruyamment.

Une dernière interrogation, à laquelle un lecteur scandinave pourra peut-être répondre: s'il est vrai que rien ne navre plus les Helvètes que d'être confondus avec les Suédois, qu'en est-il pour ces derniers lorsqu'on les prend pour des Suisses? *(J.-F. B.)*

Silences

Marc Ferro
Les tabous de l'histoire
Nil, 2002, 151 p., Frs 34.–

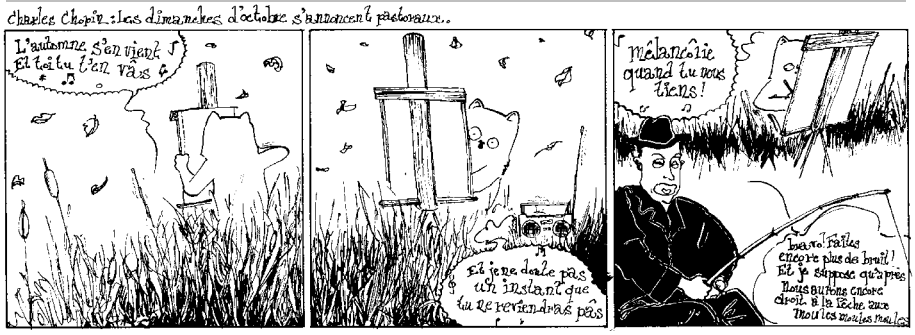
Bel exercice de réflexion auquel s'est livré Marc Ferro. On connaît les batailles historiographiques, qui voient s'affronter deux visions incompatibles d'un même événement, parfois appuyées sur des souvenirs antagoniques et cristallisées au fil des années. La donation de Constantin, le peuplement antique des Balkans ou l'héroïsme de l'armée suisse au cours de la Deuxième Guerre mondiale sont des illustrations bien connues. En revanche, on parle moins des épisodes sur lesquels il est de bon ton de faire silence, les *tabous*.

À chaque fois, l'intérêt des protagonistes est déterminant: par exemple, lorsque cette troupe de 10'000 Allemands se rendit en septembre 1944 aux maquisards du Sud-Ouest et *conserva ses armes* jusqu'au moment où elle fut remise aux mains des Américains. Ni les Yankees, pour qui elle mettait en évidence le rôle de la Résistance, ni les Français pour qui elle fut obtenue par des groupes jugés incontrôlables, ni à plus forte raison les Allemands n'eurent intérêt à évoquer cette capitulation pourtant spectaculaire.

De nombreux exemples de ces «occultations multilatérales», qui arrangent plusieurs camps, sont ainsi mis à jour par Ferro, comme l'ultra-bolchévisme des Lettons ou le patriotisme incertain des Alsaciens, mais la démonstration déploie sa pleine puissance avec ce scénario pour (mauvais) dessins animés qu'est l'histoire d'Anastasia. Revenant sur l'exécution de la famille impériale russe en 1918, l'historien à la bouffarde en arrive, à la suite d'une minutieuse analyse de documents, à la conclusion que l'épouse et les filles de Nicolas II ont très certainement été épargnées par les Soviets pour des raisons diplomatiques, mais que tout le monde –à commencer par elles-mêmes– s'est efforcé de dissimuler leur survie pour divers motifs parfaitement contradictoires mais impérieux.

Un livre plein d'intérêt, donc; mais, nom de Zeus, pourquoi cette insupportable nouveauté éditoriale qui consiste à souligner les initiales des noms qui figurent dans l'index? *(C. S.)*

Charles Chopin: Les dimanches d'octobre s'annoncent pastoraux..

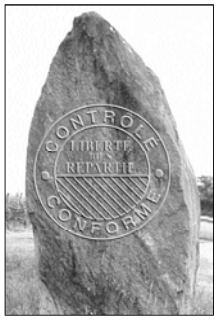


(Publicité)

En vente à Basta ! pour une poignée de batz :

le « Guide enluminé et illuminé du Pays de Vaud »

par Luc Binet



Le stempel. *La pratique du tag administratif semble attestée dès le paléolithique moyen.*

Très tôt, Super Bertrand s'est passionné pour la propulsion aérostatique. Malheureusement son concept de nacelle amphibie destinée aux atterrissages lacustres ne rencontra que le mépris indulgent des sponsors et porta une ombre considérable sur son plan de carrière.

Monument au Grimpion inconnu. Les hommes politiques battus n'ont d'autre refuge que le conseil d'administration d'une multicantonale ou la création d'une fiduciaire.

Plus de 18 chapitres
De *Climat* à *Travailleurs étrangers* en passant par *Sentiment national* et *Armée.*

Plus de 798 entrées dans le lexique vaudois-français
D'*abbaye*, à *zwieback* en passant par *faire la meule* et *Staubirn* (avec un signe spécial pour repérer rapidement les termes du Kama Soutra vaudois).

Plus de 7 encarts
La géobiologie – De votre chalet, où se trouve le Mont Blanc ? – La Fête des Vignerons, manquerez-vous la prochaine ? – Lausanne, la ville en pente – Procès-verbal de la séance de Municipalité de Puttens-le-Bas du 27 février 2000 – Les douze commandements du pauvre Vaudois – La visite du Musée national suisse – L'accès aux professions

Plus de deux fiches pratiques
Les biscuits de Noël – Faut-il acquérir la nationalité helvétique ? – Les couteaux suisses

Le meilleur des bons conseils de Tante Carla
Comment distinguer un faux billet de mille d'un vrai ?

Plus de 119 documents
Dessins, photos, photomontages pédagogiques et récréatifs commentés

Plus de 7 citations en exergue
« Une armée qui ne se bat pas ne peut pas être supprimée sans autre. », Cap Cuendet A.

Plus de 201 pages imprimées

Plus de 508 grammes même par temps sec

Moins de trente balles

La place des Temples à lausanne

Texte, épitexte, paratexte, etc.

Pierre Louÿs, diariste et épistolier remarquable

LA vie de Pierre Louÿs : un départ fracassant suivi d'une longue descente aux enfers. Dix ans de gloire, dix ans de silence et dix ans de désastres. Son nom n'évoque le plus souvent que *La Femme et le pantin* et les *Chansons de Bilitis* où, dans une vaste débauche, se croiseraient Vénus anadyomènes et papillons chrisogomphes. Comment inciter le lecteur à entrer dans l'œuvre de cet érotomane érudit ? Peut-être par la lecture de son journal intime et de sa correspondance, par tout ce qui fait partie de l'épitexte privé, comme le décrit si bien Gérard Genette, et nous conduit au seuil de l'œuvre.

Diariste, dérivé de diarrhée ?

Bien sûr, on peut se méfier des diaristes. Certains vont même jusqu'à condamner le journal intime, cette espèce d'abandon sphinctérien (dérivé de « diarrhée » ?) et jurent de ne jamais céder à une telle activité où banalités, platitudes et autres considérations météorologiques s'accumulent sans retenue. On n'y apprendrait rien ou si peu. Pierre Louÿs n'a que dix-sept ans lorsqu'il écrit *Mon Journal*. Pendant un an, il éprouve un besoin féroce de coucher sur le papier les idées et les réflexions qui l'assaillent. Il le relut à plusieurs reprises et y ajouta souvent des notes peu complaisantes. L'adulte n'était pas tendre avec l'adolescent qu'il avait été. *« Tu es terriblement hyperbolique mon petit P. L..., et c'est insupportable. » « C'est tout de même extraordinaire que je sois devenu un écrivain après avoir commencé ainsi. »* La lecture de ces quelques pages, souvent extrêmement drôles, reste indispensable pour comprendre comment Pierre Louis est devenu Pierre Louÿs.

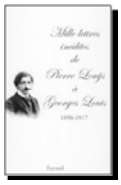
Père et parrain du fils de la sœur de sa femme

Si ce journal est depuis longtemps disponible, aujourd'hui, grâce à Jean-Paul Goujon, qui publie parallèlement une (nouvelle) biographie de l'auteur, sa correspondance avec son frère et un dossier secret de la correspondance relatant ses amours tumultueuses avec Marie de Régnier (1), fille aînée du poète José Maria de Hérédia et femme de son rival Henri de Régnier, on a toutes les clefs en main pour comprendre que si l'épitexte n'est pas Le texte, il l'éclaire de façon impressionnante.

Véritable tableau du début du vingtième siècle, cette correspondance doit beaucoup également aux commentaires savants et passionnés de Jean-Paul Goujon. Suivre le jeune dandy au sommet de sa gloire à 25 ans, celui dont Oscar Wilde disait : *« Il est trop beau pour n'être qu'un homme, qu'il prenne garde aux dieux. »*, jusqu'au Pierre Louÿs empâté, cocaïnomane et ruiné, c'est bien sûr accéder à l'intime, mais c'est aussi comprendre que, de toute évidence, il est l'auteur par excellence du désir inassouvi.

M. T.

Dossier secret
Pierre Louÿs - Marie de Régnier
Commenté par Jean-Paul Goujon et Thierry Bodin
Bourgois, 2002, 192 p., env. Frs 37.80

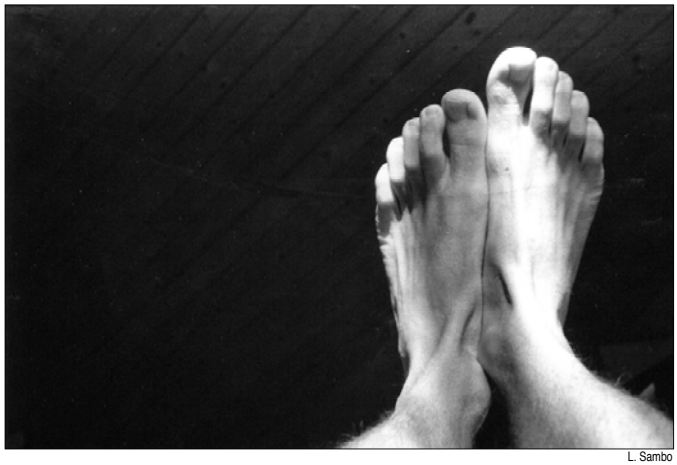


Mille lettres de Pierre Louÿs à Georges Louis (1890-1917)
Présentées par Jean-Paul Goujon,
Fayard, 2002., 1316 p., env. Frs 81.–

Gérard Genette
Seuils
Seuil, 2002, 442 p., Frs 19.60

(1) Marie, à qui il fait un enfant avant d'épouser par dépit sa sœur Louise, refusant Hélène, l'aînée, qui était pourtant venue s'offrir à lui, il dédiera un de ses plus beaux poèmes : *« Ta voix. c'est le soupir d'une enfance perdue. / C'est ta fragilité qui vibre de mourir. »* Pervigilium mortis, Finitude, 36 p., Frs 67.–, mis en album et illustré par Marianne Clouzot.

À partir d'une image



L. Sambo

Un portrait en pieds ou les équipieds

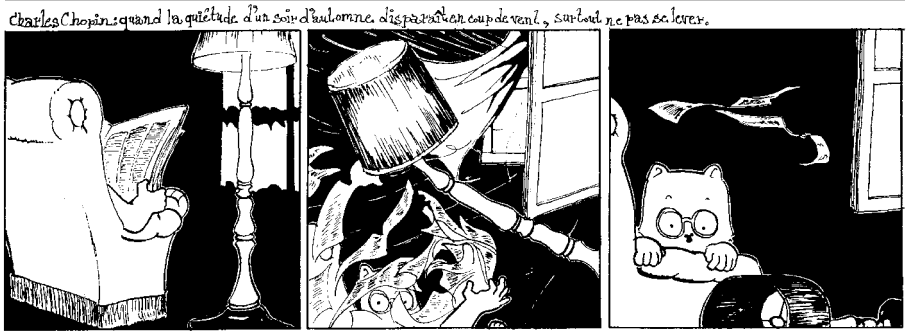
Hors champ, chaussures larguées, l'homme ne sait pas trop sur quel pied danser.

Selon mon humeur, je l'imagine affalé, las, à cent pieds sous terre. A-t-il fait le pied de grue sur les pavés ? L'a-t-on mis au pied du mur ? Mélancolique, il regarde ses deux nougats au repos sur la table :

Le droit encore vif, pouce dressé, orteils alignés, astragale en pleine lumière, batterie de tendons en éventail. Il domine, fait de l'ombre à l'autre, et salue.

Le gauche apeuré, les phalangettes inquiètes, un gros muscle noué. Il cherche protection, se coule tout contre la vigueur du plus fort et s'y blottit, frileux, sans laisser le moindre filet de jour passer entre les courbes jointes, convexes et concaves imbriquées.

Ou bien je devine un garçon peinard, à l'aise, les arpions en bouquet. Il a repris pied. De l'autre côté de l'image, un air frais caresse ses plantes cambrées. Au départ des mollets, les duvets rebroussés font deviner la suite : l'enfilage des chaussettes. Il va sauter sur ses pieds, prendre plaisir à marcher, battre la mesure sur le plancher. Pied à pied, il va faire son chemin. *(V. P.)*



Faut-il encore acheter un guide des vins?

LA rentrée littéraire s'accompagne de la sortie des nouvelles éditions des différents guides sur les vins, guides qui ont pris une ampleur sans précédent ces dernières années. Pour les avoir passablement parcourus, il m'a semblé opportun de me livrer à la petite critique qui suit.

Le guide vineux se distingue du dictionnaire encyclopédique ou du livre «général» sur le vin en ce sens qu'il cherche moins à présenter d'une façon générale les différentes réalités du vin (méthode de production, géographie viticole, etc.) qu'à proposer des clés pour acheter futé. Le plus fameux d'entre eux se dénomme d'ailleurs *R. P. Wine Buyer's Guide*. Il cherche à établir une évaluation chiffrée de la qualité d'un vin et/ou d'un domaine au moyen d'une échelle plus ou moins précise. La qualité pourra alors être comparée au prix d'achat, et le consommateur tiendra son fameux rapport qualité-prix. Cette équation mathématique, au-delà du fait que le goût personnel est souvent mis de côté, pose tout de même quelques problèmes, notamment en ce qui concerne la validité de l'évaluation.

La plupart de ces guides prennent peu (ou pas) en compte le style du vin dans leurs évaluations, ce qui les amènerait à une évaluation également qualitative en tentant de classer les vins jugés à l'intérieur de «familles prototypiques». D'autre part, ils explicitent très peu les critères qu'ils utilisent pour leurs jugements. Enfin, on peut aussi reprocher à de nombreux guides de baser leurs évaluations sur la dégustation rapide (entre 30 secondes et quelques minutes) d'un seul échantillon à un moment donné. Or on sait combien les vins de garde peuvent varier à la fois d'une bouteille à l'autre et dans le temps. On aurait donc tout intérêt à envisager la description d'un vin plutôt (d'une façon métaphorique) comme une fonction mathématique (1) qui intégrerait ainsi la dimension du temps (2) et d'abandonner le modèle de la photo, ou du moins de lui retirer sa capacité à représenter le vin.

Un discours mythique dénié

Les critiques n'échappent pas non plus aux phénomènes d'influence du milieu sous ses diverses formes (influence des conditions de dégustation par exemple: foire bruyante, salle neutre ou cave voûtée en pierre avec la présence du vigneron qu'on connaît, qu'on apprécie et avec lequel on partagera l'agréable soirée qui va suivre, etc.). Ces phénomènes sont d'autant plus présents que le monde du vin «de luxe» est tout de même assez restreint et que des réseaux se constituent assez vite entre critiques, producteurs et distributeurs... Si nous étions malintentionnés, nous pourrions émettre quelques doutes sur l'impartialité de revues qui acceptent dans leurs pages la publicité abondante de certaines grandes maisons qui font l'objet de leurs critiques.

En fait, lorsque l'on se penche sur ces guides, on a l'impression que la plupart d'entre eux ne sont plus vraiment des guides d'achat (mission qu'ils n'arrivent souvent plus à satisfaire, puisque les vins recommandés augmentent de prix du fait de la modification de l'équilibre entre l'offre et la demande) mais qu'ils se transforment en classements établissant une hiérarchie (3). Ils sont consultés par les amateurs qui veulent se tenir au courant de l'état des valeurs du jour, comme on le ferait en consultant le classement ATP du tennis. La validité des évaluations n'est jamais évaluée ou discutée par les auteurs, et lorsqu'elle l'est par les lecteurs, cela ne les empêche pas de continuer à acheter ces revues (4). C'est comme si un discours mythique dénié s'installait entre auteurs et lecteurs, du type: «Nous vous donnons le classement qui n'existe pas mais que vous voulez, et en contrepartie vous acceptez ce classement qui n'est pas le réel, comme s'il l'était.» Ces discours sur la réalité sont acceptés par une partie importante des acteurs (producteurs, consommateurs) comme la réalité elle-même. Et la qualité du vin devient ainsi d'abord un fait social constitué par ce discours partagé avant d'être une donnée organoleptique. On assiste alors à un retournement, puisque derrière l'a priori général «le guide choisit les bons vins» émerge une représentation socialement partagée différente: «les bons vins sont ceux qui sont dans les guides». Les grands vins n'ont de ce fait plus d'existence sociale en dehors du discours qui les porte et qui littéralement les institue. La conséquence étant qu'en face d'un consommateur qui lit un guide pour y trouver un vin, il y a aussi de plus en plus souvent un producteur qui fait un vin pour qu'il soit dans un guide. Cette médiation des guides lorsqu'elle devient trop forte, menace ce subtil équilibre de l'offre et de la demande, dans la mesure où il y aura toujours moins de guides que de consommateurs. Ce qui revient à laisser à quelques-uns le soin de déterminer le goût désirable pour tous.

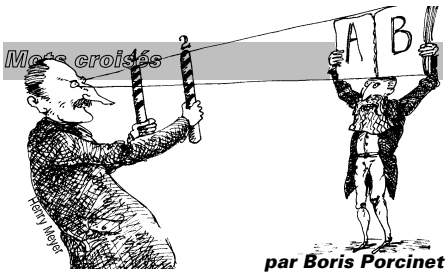
J. S.

(1) Les puristes ajouteront que la dérivée de cette fonction décrirait le comportement du vin dans le temps: amélioration, période de maturité (proche de zéro) et déclin, avec leurs vitesses respectives. Une intégrale calculant la surface sous la courbe permettrait d'imaginer calculer la qualité comme une surface: la somme des diverses qualités de la naissance du vin à sa mort.

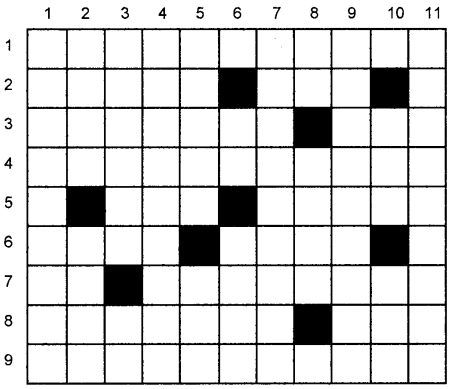
(2) Nous savons ainsi que la revue *Wine Spectator* qui s'est amusée à renoter différents groupes de vins cinq ans plus tard, les a classés dans des ordres totalement différents. Les corrélations entre la première évaluation et la deuxième étaient même parfois négatives! On peut alors douter de la validité d'un tel guide pour encaver des bouteilles et les ressortir dix ans plus tard.

(3) Le guide Bettane et Desseauve se nomme d'ailleurs «Le classement».

(4) L'auteur de l'article y compris.



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Pour parler franc, la lire, ça permet d'acheter des livres plus intelligemment.
2. Savoir-faire des conditions extrêmes — Transport individuel hors de Suisse.
3. Régime pas très catholique — Il faut repasser pour l'éviter.
4. Comme des bêtes.
5. Possessif — Acte de pensée.
6. Il y en a pour tout: le sol, la porte, la voûte — Publication précédant un changement de régime.
7. Morceau de sarcasme — Passes au régime sec.
8. Faire une page marquante de l'histoire — Vieille vache.
9. Cueillent tous les jours les fruits de la vie.

De haut en bas

1. Avant le vote par correspondance, permettaient de se rencontrer entre vrais Suisses.
2. Ministre toléré en Occident, quoique fondamentalement mal-aimé — Réunit les deux bouts.
3. Version peu édulcorée et un peu acide de l'eau dans le gaz — Organisation qui serait plus indépendante en insérant le non au milieu.
4. C'est la bonne fréquence pour le 1 horizontal.
5. Des grecques tout en détail — Il en suffit de 18 pour obtenir la majorité.
6. Souvent superficiel, toujours léger, ici réduit — Compendieux.
7. La qualité dernière du 1 horizontal.
8. Transport collectif en Suisse — Émanations plutôt spirituelles.
9. Le who's who de la presse.
10. Article — Aux siècles des siècles.
11. Sont-elles toutes aussi belles qu'Emmanuelle Béart?

Charles Chopin: nouvelles cuisines et vieilles histoires.

Chaque semaine ou presque, toute l'actualité lémanique et mondiale

sur www.distinction.ch

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Seizième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme, dont on ignore l'identité, a été découvert à Pully. L'enquête de la Sûreté piétine : les suspects sont introuvables, et les pistes politiques, à l'extrême droite comme à l'extrême gauche, n'ont rien donné.

Sûreté, mardi 7 septembre 1937, 7h15

La vie du policier est faite de nombreuses attentes. Le commandant Bataillard devait se manifester sous peu, et dans cette expectative personne n'osait entamer une activité quelconque. Quelques inspecteurs lisaient la *Gazette*, dont la rédaction suivait scrupuleusement les consignes de silence données la veille : *«Cette affaire présente des aspects si complexes que la Sûreté se voit obligée à une grande discrétion et ne peut répondre à toutes les questions qui lui sont posées de toutes parts.»* Potterat et Porchet tentaient de reconstituer leur soirée de la veille aux Douze Dizains, se querellant pour établir le nombre exact de topettes dont ils avaient scellé le destin.

Pour ma part, même si je conservais de mon expédition chez le Mussolini du Léman une bosse à l'arrière du crâne, une nuit de repos m'avait fait le plus grand bien. J'étais en train de feuilleter les extraits des mains courantes des divers postes de la gendarmerie cantonale qui étaient expédiés chaque jour à Lausanne. Ces éphémérides policières permettent rarement de résoudre les enquêtes en cours, mais donnent, par leur lot de hasards et de malheurs individuels, l'atmosphère du lieu et de l'heure. Ce matin-là, on apprenait qu'entre Lonay et Morges, un jeune homme de vingt-cinq ans, qui se prénommait Walther (le fait me frappa comme un présage de plus) et qui cherchait à descendre d'un train pris par erreur, avait été happé par l'express venant de Genève. Blessé à la tête, il avait rendu le dernier soupir peu après.

Les Chemins de Fer Fédéraux n'étaient pas seuls en cause, une autre institution nationale servait de cadre à de nombreux décès, accidentels ou volontaires. L'avant-veille, un soldat, mobilisé pour les grandes manœuvres, s'était pendu au cours de l'après-midi dans une grange, à Vucherens. Il était facteur à Neuchâtel et n'avait que 21 ans. Pas plus que mes collègues, je n'aurais osé rappeler cet aspect de la vie militaire à notre chef.

– Messieurs, j'ai de bonnes nouvelles. La situation …crrr…iore pour Bleu.

Le commandant était au front et appelait la Sûreté depuis un téléphone de campagne. Sa voix grésillante et hachée nous parvenait au travers d'un haut-parleur branché sur la ligne. L'installation avait été réalisée par Carlo Potterat, le propre fils de mon sphérique collègue, qui avait fait le désespoir de son père en choisissant la carrière de radio-électricien. Les inspecteurs profitaient de ce progrès technique pour écouter leur supérieur dans une posture plus détendue que d'habitude, les uns assis sur leurs bureaux, les autres la cravate dénouée, une cigarette aux lèvres. Potterat, somnolent, vautré sur le banc des prévenus, se curait les oreilles au moyen d'un porte-plume dont il avait entouré la pointe de son fameux mouchoir.

– Magnifique, chef ! Mais l'enquête : il y a du nouveau… essaya d'avertir l'inspecteur principal Marmier, à qui son rang et sa forte voix valaient la responsabilité de tenir le micro.

– Oui, bien sûr l'enquête… Messieurs les …crrr…assins attendront bien quelques minutes ! Vous êtes …crrr…ment impatients de savoir comment Bleu a pu résister. Et bien, malgré une …crrr…sive de l'aile droite de Rouge, nous tenions toujours cette nuit le …crrr…filé de Vaulruz, solide…crrr… retranchés derrière la ligne Arrissoules-Mézières, qui nous a permis une contre-attaque …crrr…gurante. Les rouges ont été écrasés sous le nombre à Saint-Martin, et ils ont décroché. Il y a même eu des …crrr…bats aériens, et un Dewoitine s'est abattu dans un verger. La …crrr…itique de l'exercice aura lieu demain après-midi, et nous conclurons jeudi par un impor…crrr… défilé !

– Chef, je vous passe le stagiaire Not, qui va vous raconter son passage chez les cocos

Je m'exécutai.

– Un commissaire …crrr…tique de l'Armée rouge espagnole se balade à Lausanne, et vous ne le saviez pas ? Mais qu'est-ce qui m'a fi…crrr… des agnotis pareils !

Le commandant Bataillard ne décolérait pas contre sa brigade politique. La présence du «camarade Manuel» était le seul point qu'il avait retenu de mon rapport. Mes conclusions sur la non-implication des communistes ne l'intéressaient gère. Et pourtant, comment ces amateurs inexpérimentés auraient-ils pu tuer un inconnu de huit balles, dont une dans la tête, sans laisser la moindre trace ? À Zurich, j'avais connu quelques-uns de leurs camarades, de ces bons Suisses qui s'efforçaient d'appliquer à la lettre les consignes de la Troisième Internationale, mais ne pouvaient s'empêcher d'imprimer le nom de l'éditeur responsable sur leurs publications clandestines. Après la piste noire, la piste rouge était elle aussi une impasse, j'en étais persuadé. Évidemment, je n'oubliais pas que Bataillard disposait d'autres sources, qu'il nous cachait, à commencer par ce «Mont-Suchet», dont j'avais entrevu par hasard le rapport.

Pendant que je remâchais ma déception, le secrétaire du commandant lui fit part d'un télégramme venu de Genève. La police locale avait signalé une Chevrolet immatriculée à Berne, apparemment abandonnée à Cornavin. «Il se pourrait bien, ajouta le planton, que ce soit le véhicule abandonné par les deux zigotos qui ont fui nuitamment de l'hôtel de la Paix. La Sûreté du bout du lac va faire ouvrir la chignole américaine et devrait terminer ses analyses pour demain.»

Exception peu connue, Garmisch Partenkirchen se vit attribuer deux fois de suite les Jeux Olympiques d'hiver. Tout d'abord en 1931, dans le cadre des Olympiades de Berlin qui eurent lieu en 1936 ; puis en juin 1939, lorsque le CIO confia à nouveau l'organisation des épreuves d'hiver à l'Allemagne nazie. Des événements étrangers à l'esprit sportif empêchèrent toutefois la tenue de ces jeux.

Impatient de retourner sur le terrain, Bataillard nous donna en quelques mots la teneur d'un rapport de la police valaisanne : un Russe douteux avait été repéré à Martigny la veille du meurtre.

– Serait-ce le suspect Kontrariev que j'ai contrôlé à la gare ? demanda l'inspecteur Maillard.

– Kondratiev, oui. L'hôtelier dit qu'il a …crrr…mandé un thé, alors qu'il n'était visiblement pas malade

– C'est bien lui, je le reconnais !

– Notre …crrr…quête s'étend à toute la Suisse désormais, Messieurs. Je ne serais pas étonné …crr… atteigne…

La suite se perdit dans un brouhaha incompréhensible : Rouge avait dû reprendre l'offensive et Bleu se cramponnait héroïquement à ses positions.

En quelques mots hurlés au téléphone, le commandant Bataillard nous répartit les tâches à venir. Il revint à Potterat et à moi-même d'assurer le service d'ordre à l'église du Valentin le matin et à la place de la Riponne le soir. Pour le lendemain, il nous ordonnait, au grand mécontentement du rebondi, de nous rendre à Genève pour enquêter sur cette voiture abandonnée. Je compris que le chef de la Sûreté vaudoise n'avait aucune confiance dans une police qui avait été plusieurs années durant sous le contrôle des socialistes (1).

Église du Valentin, mardi 7 septembre 1937, 10h00

Quelques jours auparavant, le baron Pierre de Coubertin, restaurateur des Jeux Olympiques, était décédé à Genève pendant sa promenade quotidienne. Était-il en train de courir lorsque son cœur lâcha ? Nul ne le sut. En tout cas, sa mort fut annoncée comme naturelle, au soulagement de la maréchaussée. Une enquête criminelle de plus eût signifié la fin des haricots pour nous autres. Il fallait tout de même assurer un minimum de présence policière à la cérémonie d'enterrement. Au cas où…

L'amour de l'exercice physique parvenait alors au stade de la frénésie. Il fallait muscler et bronzer la jeunesse, redresser les torses et durcir les nuques. Le sport devenait une liturgie instituée, que tous, humble gymnaste ou distingué magistrat, se devaient de célébrer. Et personne n'aurait osé mettre en doute la valeur, la sincérité ou l'humanisme des principes olympiques. La messe à la mémoire du baron était de ce point de vue l'hommage de l'ancienne religion à la nouvelle.

Vu ses origines, la dépouille de Coubertin devait être honorée selon le rite catholique. La foule était donc réunie en l'église du Valentin, et non à la cathédrale, temple réservé au protestantisme d'État. On avait pour la circonstance interrompu le chantier de l'immeuble du parti radical, sorte de fortin géométrique qui s'érigeait juste en face.

Au sommet du raide escalier qui menait à Notre Dame du Valentin, au pied du clocher récemment bâti mais encore dépourvu de cloches, la ligne noire des redingotes surmontait la ligne grise des pantalons rayés. Empesés de raideur et d'amidon, les nombreux officiels de tous les pays et de tous les pouvoirs étaient venus saluer une dernière fois l'homme qui avait donné leurs lettres de noblesse aux cuissettes et au sifflet à roulette. Un soleil radieux, prélude à une journée étouffante, rehaussait le lustre des hauts-de-forme.

À l'intérieur, les présents se livraient à un chassé-croisé de préséances et de politesses, avant de trouver leur place. Sur la fresque du chœur, une Vierge regardait cette agitation de ses yeux miséricordieux. L'artiste l'avait représentée entourée d'une profusion de peinture dorée, qui lui donnait un air ostentatoire et byzantin, doublement étrange dans cette contrée. Le décor mêlait Rome et Lausanne : avec à sa gauche le Vatican et à sa droite la tour Bel-Air, Marie était solidement encadrée, même si cette symétrie avait de quoi surprendre. Je m'assis à l'arrière, au bord d'une travée –il s'agissait, selon les consignes, d'être discret et vigilant–, Potterat fit craquer le banc en s'affalant de toute sa masse à mes côtés, amenant une bonne partie de l'assemblée à se retourner.

Par la volonté du défunt, il avait été précisé dans la presse que la cérémonie ne devait comporter ni fleurs, ni discours, ni délégations. En conséquence de quoi, le cercueil était entouré de nombreuses et grandes couronnes apportées par des représentants de très diverses institutions.

Certaines compositions florales attiraient plus l'attention que d'autres, avec leurs croix gammées qui ressortaient particulièrement sur le fond sombre du chœur. *Herr Doktor* Diem, représentant le Comité olympique allemand, avait apporté avec lui un message personnel du Führer, qu'il lut en allemand, où il était question du grand succès des jeux de Berlin, de la bonne santé du sport allemand et de la nécessité des exercices physiques pour avoir les idées claires.

Les ordonnateurs des pompes funèbres mentionnèrent ensuite la présence de l'ambassadeur et du consul français, des représentants du Comité olympique suisse, des délégués de l'Association nationale d'éducation physique, de l'archimandrite orthodoxe, et de madame Vaillant, l'épouse du colonel commandant de corps, qui représentait son mari, sportif convaincu, mais retenu aux grandes manœuvres. De nombreux militaires en uniforme étranger étaient également présents, sans doute des attachés militaires venus manifester leur fidélité au baron et au sport.

Bien qu'engoncés dans des cols durs au lieu des pyjamas informes dans lesquels je les avais rencontrés l'avant-veille, je reconnus les frères Kana parmi les premiers rangs. Conformément aux alliances militaires en cours, la délégation olympique japonaise se tenait non loin de l'allemande, avec laquelle elle entretenait une discrète conversation. À un moment, je crus que les jumeaux nippons me désignaient du menton, mais c'eût pu être n'importe qui d'autre, tant la foule était nombreuse.

Plus près de moi, l'hôtelier Bonzon était affairé à saluer respectueusement le beau monde ; je l'entendis regretter en la personne du baron de Coubertin un grand homme qui, bien qu'il fût longtemps client du Palace, avait envoyé de nombreux délégués sportifs dans son hôtel. Vers l'entrée, je repérai également le poète Jacques-Clément Grognuz, qui reniflait énergiquement, énervé qu'il était par le manque de nicotine, et cherchait à se faire reconnaître, entortillé dans un vieux manteau râpé qui lui donnait l'air d'un tronc d'arbre foudroyé.

D'une haleine chargée par son litre de vin blanc matinal, Potterat me présenta les autorités municipales lausannoises, terriblement attristées par la disparition du baron et inquiètes d'un éventuel déplacement des institutions olympiques, un des rares motifs d'intérêt que la jeunesse pouvait trouver à la cité. «Il y a pas trois mois, ces messieurs s'emmodent enfin pour passer la brosse à rizette au baron ; ils lui offrent un cadeau grandiose, la bourgeoisie d'honneur, pas. Un grand fla-fla était prévu pour dans pas long ! Voilà un diplôme de perdu, ils auraient pu voir à voir venir ! Enfin, ils vont se rattraper en lui offrant la concession perpétuelle au cimetière du Bois-de-Vaux !»

La chaleur aidant, une odeur de naphtaline commençait à se dégager des vêtements de cérémonie. Toujours aussi vigilant que discret, Potterat ne tarda pas à somnoler et le balancement de son quintal et demi fit une nouvelle fois osciller toute la rangée. Je tentai de le réveiller en lui donnant discrètement quelques coups de talon, qui eurent pour seul effet de le déséquilibrer un peu plus et de faire tomber son énorme trogne sur mon épaule. Ma position devenait de plus en plus inconfortable, ma clavicule était écrasée par le poids de son mufle, que je devais fréquemment secouer pour faire cesser un ronflement qui, sans cela, aurait vite pris des proportions incompatibles avec la solennité du moment.

Au moment où l'oraison allait débuter, une main venue de derrière moi me pinça l'épaule que mon collègue n'utilisait pas comme oreiller. Je ne pouvais me retourner, mais je crus reconnaître la voix qui chuchotait :

– Décidément, vous aimez tout ce qui est allongé, inspecteur. Après les marie-madeleine, vous voici chez les macchabées. Remarquez, feu le baron olympique avait aussi une vie cachée…

(à suivre)

(1) Léon Nicole dirigea le département genevois de Justice et Police de 1933 à 1936. *(N. d. T.)*